# AIDE À LA PREDICATION
# Dimanche 31 mai - Trinité
# Nombres 6,22-27

Pasteur Jean-Matthieu Thallinger, consistoire de Riquewihr

## « Sans commentaires »

**Introduction : qu'est-ce que je suis ennuyeux.**
Je commencerai peut-être par la conclusion de cette aide à la prédication. À lire et creuser le texte et le contexte de la bénédiction aaronique, je me suis rendu compte que je devais être particulièrement ennuyeux pour les auditeurs qui se risqueraient à venir à un culte que je célèbrerais.
À trop souvent essayer de parsemer la liturgie avec des conseils, des recommandations, faisant trop souvent de l'envoi un catalogue de bonnes intentions. Est-ce le rôle d'un célébrant ? On ne quitte pas le culte avec une mission, un programme ou une liste de courses spirituelles. On le quitte avec une bénédiction. La seule fonction du liturge n'est-elle pas, comme pour la bénédiction de Nombres 6 (dite bénédiction aaronique parce qu'elle a été confiée au frère de Moïse et à ses fils) de relayer le plus sobrement possible les promesses de Dieu, de renvoyer vers lui, en y ajoutant le moins possible de gras et du sien ?

**Le plus ancien texte biblique retrouvé**
Cette bénédiction n'a pas besoin de moi ni de qui que ce soit. Elle a traversé le temps par elle-même et se trouve être le plus ancien document biblique connu.
C'est en 1979 que l'archéologue Gabriel Barkay fouille une nécropole au sud-ouest de Jérusalem, dans la vallée de Hinnom. Il exhume deux minuscules rouleaux d'argent, 27 mm et 39 mm de long, qui portent une inscription gravée au stylet. Déchiffrés quelques années plus tard, ils révèleront une version de Nombres 6,24–26 très proche de celle que nous connaissons. Elle avait probablement la fonction d'une amulette déposée sur le corps d'un défunt.
Ces rouleaux sont datés du VIIe siècle av. J.-C. : ce qui fait d'eux les plus anciens documents bibliques connus, précédant de cinq siècles les manuscrits de la mer Morte, et antérieurs à la destruction de Jérusalem en 587. Le nom divin YHWH y apparaît par trois fois dans une écriture proto-hébraïque.
Ce que cette découverte suggère, c'est que ces quelques phrases étaient suffisamment précieuses pour être gravées sur du métal précieux et en faire un viatique. Ces mots ont traversé vingt-cinq siècles sans perdre une syllabe.
Ainsi, bien avant que la Bible ne devienne un livre relié sur nos étagères, sa première trace

matérielle dans l'histoire humaine est une promesse de paix gravée sur une feuille d'argent pas plus grande qu'un ticket de caisse, enroulée sur la poitrine d'un vivant au seuil de la mort.

**Quelques éléments de contexte**

Nombres 6 se trouve dans la première partie du livre, qui court jusqu'au dixième chapitre. Du point de vue temporel il se situe dans la deuxième année après la sortie d'Égypte, selon la chronologie largement symbolique des événements. Ces 10 chapitres décrivent les conditions préalables à la mise en route du peuple vers la destination de Qadesh-Barnéa. Le peuple est organisé *autour* du Tabernacle : cela commence par un recensement, la disposition des tribus en camp, l'organisation des lévites pour le transport, la dédicace du Tabernacle par les chefs de tribu (Nombres 7).
La bénédiction d'Aaron précède le moment de cette dédicace. Elle constitue le sommet des rituels du départ. Elle formule une promesse de Dieu pour son peuple en route vers son nouveau destin.
Par la bénédiction Dieu garantit sa présence auprès du peuple réuni. Cette garantie inconditionnelle sera rapidement mise à l'épreuve puisque à peine auront-ils fait quelques pas, dès le chapitre 11, que vont naître les premières révoltes, les premières résistances. Le voyage qui aurait dû durer onze jours selon Deutéronome 1,2 (*"Il y a onze journées depuis Horeb, par le chemin de la montagne de Séir, jusqu'à Qadesh Barnéa*") deviendra une pérégrination qui durera encore 38 ans.
On comprend dès lors le sens de la bénédiction : elle n'est pas un acte magique, mais la parole de Dieu qui s'engage inconditionnellement envers un peuple qui n'a pas encore prouvé qu'il le mérite, et qui va d'ailleurs rapidement montrer qu'il ne le mérite pas. Le peuple transgressera l'alliance, Dieu demeurera fidèle.

**Bénir, est-ce dire du bien ?**

C'est une expression que l'on aime bien employer pour traduire en langage courant un mot chargé de beaucoup de fantasmes, pour proposer une version de la Bible adaptée aux nuls. Cette traduction se base sur la version latine du mot bénédiction : bene - dicere.
C'est de la théologie très feel-good, mais peut-être trop superficielle. Car cette formulation n'est pas exacte, le mot hébreu, barak, n'exprime pas un gentil souhait ni un vœu pieux. *Barak* au sens premier désigne une force de vie conférée, une puissance transmise. Il est une parole et, en même temps un acte irrévocable. Par la bénédiction Dieu s'engage, définitivement, que nous le voulions ou non. Le mot le plus juste peut-être pour désigner la fonction de la bénédiction est "testament" : par la bénédiction, Dieu donne à son peuple, sans condition de réciprocité. Comme on n'hérite pas parce qu'on le mérite, mais parce que le testateur l'a décidé ainsi. La bénédiction est une décision de Dieu.
L'illustration la plus parlante peut-être de l'irrévocabilité de la bénédiction est celle de la bénédiction qu'Isaac prononce sur Jacob après que ce dernier l'eut dupé. Même après avoir découvert la ruse de Jacob Isaac ne pourra revenir en arrière il "fut saisi d'une grande, d'une violente émotion", mais il ne pourra que confirmer : *"Aussi sera-t-il béni".* Ce qui est dit est dit.

L'épître aux Hébreux reprendra la force de cette idée en l'associant au Christ : (Hébreux 9, 16-17 : "c*ar là où il y a un testament, il est nécessaire que la mort du testateur soit*

*constatée. Un testament, en effet, n'est valable qu'en cas de mort, puisqu'il n'a aucune force tant que le testateur vit"*). La mort du Christ devient le sceau du testament divin.

**La paix donnée**

La rédaction de la bénédiction de Nombres 6 est précise et solidement construite. En trois versets ou parties, qui montent en puissance : en hébreu, le premier verset compte 3 mots, le second 5, le troisième 7.
Chacun commence par une action de Dieu : bénir, illuminer, tourner sa face et se conclut par un don : garde, grâce, paix.

24 Que l'Éternel te bénisse, et qu'il te garde !
25 Que l'Éternel fasse luire sa face sur toi, et qu'il t'accorde sa grâce !
26 Que l'Éternel tourne sa face vers toi, et qu'il te donne la paix !

Le verbe garder (shamar) est le même qu'en Gn 2,15 (Adam garde le jardin) et en Gn 3,24 (les chérubins gardent l'accès à l'arbre). Il y a une résonance adamique : l'espace béni est un espace gardé, analogue à l'Éden.

Le mot face (panim) revient deux fois, aux versets 25 et 26. On sait que les répétitions dans les textes bibliques ne sont jamais des maladresses littéraires, mais une manière d'insister pour mettre en lumière quelque chose d'important. Ici, c'est le paradoxe de la face de Dieu qui se montre à l'homme, alors que Dieu avait dit à Moïse en Exode 33,20 *« Tu ne pourras pas voir ma face, car l'homme ne peut me voir et vivre ».* Comment tenir cette contradiction ? En Exode, la parole de Dieu était une réponse à une demande de Moïse *"Fais-moi voir ta gloire !"*. Ici, la bénédiction n'est pas une réponse à la supplique humaine, mais un don et une décision de Dieu, hors de toute notion de mérite ou de récompense. Ainsi, la face de Dieu reste inaccessible à qui la réclame et devient accessible à qui la reçoit.
Le christianisme se saisira de l'expression "luire sa face", pour la lire christologiquement, dans l'affirmation *« je suis la lumière du monde »* (Jean 8,12) comme dans la vision du récit de la Transfiguration « *son visage resplendit comme le soleil »* (Matthieu 17,2).

Le dernier mot du texte est paix (shalom). Toute la construction de la bénédiction conduit vers ce mot, qui en est le final et le sommet. Le mot paix fait partie de ces mots incantatoires qu'on aime à prononcer pour se donner bonne conscience. Mais, comme le mot bénédiction, il est souvent bien galvaudé et à manier avec parcimonie.
Jérémie (6,14) connaissait déjà l'usage affadi du mot : *« ils pensent à la légère la blessure de mon peuple en disant : paix, paix ! alors qu'il n'y a pas de paix. »*
Le shalom biblique n'est pas l'absence de guerre, ni l'équilibre psychologique intérieur produit par un esprit de sérénité ou de zénitude. Il est d'abord et seulement la promesse du don d'une existence réconciliée avec Dieu.
Le pseudo-shalom de Jérémie est celui que nous pensons pouvoir fabriquer par l'optimisme, la bonne volonté, la négation du conflit. Le shalom biblique authentique n'est pas la conséquence de nos actes vertueux ou le contrôle de nos pulsions, il ne peut être que reçu.
C'est cette paix, reçue, que Jésus dépose au milieu de ses disciples *"Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix. Je ne vous donne pas comme le monde donne" (Jean 14,27).*
Il est de bon ton dans un culte de dénoncer et nous plaindre des dictateurs et fauteurs de guerre de tout poil, mais ce n'est pas le sujet de la bénédiction aaronique. La bénédiction

s'adresse à tous, même si cela est scandaleux, comme le seront les invitations de Jésus à prier pour ses ennemis ou son affirmation que Dieu *« fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes »*.
La fonction du culte n'est pas de dresser un tribunal, de trier, d'examiner le casier judiciaire spirituel des uns et des autres. Elle est d'annoncer le don de la grâce sur chacun, que cela nous plaise ou non.

**La parole est à Dieu.**

La bénédiction s'ouvre en fixant le cadre de son usage : « Parle à Aaron et à ses fils : c'est ainsi que vous bénirez les Israélites ».
Dieu indique les termes même de la bénédiction. Nous l'avons vu, les mots sont précis, les formules construites et cette exigence de répétition des mots, et non de s'autoriser à une formulation libre a peut-être contribué à ce que ce texte nous soit parvenu intact après vingt-cinq siècles d'usage.

J'en reviens à ma confession du début : nous sommes invités à dire les mots de Dieu et pas des mots sympathiques ou encourageants. Ni à adapter pédagogiquement nos paroles avec condescendance pour un public que nous pensons être des crétins dans la foi.
Comme liturge et prédicateur, j'essaie de ne pas oublier, sans jamais y parvenir, que je ne suis ni l'auteur de la foi, ni de la Parole, à peine éventuellement et vaguement un traducteur. J'en suis d'abord le serviteur, dont la seule fonction utile est de répéter des mots qui m'ont été donnés.

**La grâce sans condition**

La bénédiction aaronique ne pose aucune condition à son bénéficiaire. Les Israélites ne font rien pour la recevoir. Les prêtres ne la méritent pas davantage. Elle descend. C'est la logique de la grâce telle que Paul la formule en Romains 9,11–12 à propos de Jacob et Ésaü (que nous avons déjà évoqués plus haut) : *« avant qu'ils fussent nés, avant qu'ils eussent fait quoi que ce soit de bien ou de mal, pour que subsiste le dessein de Dieu selon l'élection. »* La bénédiction précède tout mérite.

Dans des communautés parfois marquées par une spiritualité de la performance, où il faut mériter la bénédiction, être en règle, avoir prié comme il faut, s'être bien comporté, la bénédiction aaronique est encore une fois dérangeante. Elle ne dit pas « si tu mérites ». Elle dit : « Que l'Éternel te bénisse. » Sans condition. Elle bénit tout le monde, indistinctement, l'assemblée réunie, les convaincus et les douteux, les fidèles et ceux qui sont là ce matin on ne sait pas trop pourquoi. Peut-être même que c'est pour ces derniers, surtout, qu'elle est là.

**Une bénédiction communautaire**

La bénédiction est adressée au tu singulier : "Que l'Éternel te bénisse", mais elle est prononcée sur l'assemblée réunie. Ce singulier n'est pas une adresse individuelle ; c'est un singulier collectif. Chaque membre de l'assemblée est béni en personne, et tous ensemble. Comme les « nous » du Notre Père qui ne font pas d'abord une somme d'individus mais un peuple.
C'est un défi pour notre culture hyper-individualisée où la foi devient souvent une affaire personnelle et l'expression d'un choix individuel. La bénédiction aaronique dit : tu ne peux

pas recevoir cette bénédiction seul dans ta chambre. Elle se reçoit dans l'assemblée, où tu es lié aux autres. Ainsi, la foi est reliante, collective, avant d'être individuelle. Elle nous invite à consentir à vivre ensemble sans choisir nos voisins de bancs.

**Tout le reste est commentaire**

Nos cultes sont habituellement encadrés par une invocation à leur début, une bénédiction à leur conclusion.

L'une des invocations les plus courantes est celle de 2 Corinthiens 13, 14 :  Que la grâce du Seigneur Jésus-Christ, l'amour de Dieu et la communion du Saint-Esprit soient avec vous tous. ». Cette invocation-bénédiction apostolique est une forme de christianisation par Paul du schéma ternaire de la bénédiction aaronique.

La bénédiction la plus habituelle est celle de Nombres 6.

Tout ce qui est entre les deux n'est-il pas, au mieux, du commentaire ?

Maïmonide, l'un des plus grands talmudistes qui vécurent au XIIe, a, entre autres nombreux écrits, codifié très précisément l'usage de cette bénédiction indiquant, parmi d'autres règles ;  "*Les prêtres n'ont en aucun cas le droit d'ajouter une bénédiction aux trois versets [précédemment cités], comme : « Veuille l'Éternel, Dieu de vos pères, vous rendre mille fois plus nombreux encore »".*
L'Écriture se suffit.

La bénédiction aaronique est courte. Trois versets. Une cinquantaine de mots en français. Elle n'explique rien, ne recommande rien, ne programme rien. Elle dit simplement ce que Dieu fait. Dans un monde saturé de paroles, de contenus, d'opinions, de bonnes intentions bruyantes, peut-être que la sobriété de cette formule est elle-même un message théologique : Dieu n'a pas besoin de beaucoup de mots pour tenir ses promesses.

Enfin, nous pouvons relever les dernières paroles et le dernier acte de Jésus à la toute fin de l'Évangile de Luc (24,50-51) : *"Il les conduisit jusque vers Béthanie, et, ayant levé les mains, il les bénit. Pendant qu'il les bénissait, il se sépara d'eux, et fut enlevé au ciel".*

Le culte chrétien depuis deux mille ans rejoue ce geste, sans commentaires.